



**HAL**  
open science

**Compte-rendu de Clara BERRENDONNER, Le peuple et l'argent. Administration et représentations du Trésor Public dans la Rome républicaine (509-49 av. J. C.), Rome, École Française de Rome, 2022**

Michaël Girardin

► **To cite this version:**

Michaël Girardin. Compte-rendu de Clara BERRENDONNER, Le peuple et l'argent. Administration et représentations du Trésor Public dans la Rome républicaine (509-49 av. J. C.), Rome, École Française de Rome, 2022. *Frontière×s: revue d'archéologie, histoire et histoire de l'art*, 2022, 7, pp.76-77. hal-04167841

**HAL Id: hal-04167841**

**<https://hal.science/hal-04167841>**

Submitted on 21 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

# Frontières

Revue d'archéologie, histoire & histoire de l'art



Ce document est la propriété de **Frontières, revue d'archéologie, histoire & histoire de l'art** qui en autorise la diffusion selon les termes de la licence Creative Commons : Attribution – Pas d'Utilisation Commerciale – Partage dans les mêmes conditions 4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0).

Les images ou tout autre matériel tiers figurant dans ce document sont inclus dans la même licence Creative Commons, sauf indication contraire explicitement mentionnée en légende du matériel en question. Si le matériel n'est pas inclus dans la licence Creative Commons de l'article et que l'utilisation que vous souhaitez en faire n'est pas autorisée par la réglementation ou dépasse l'utilisation autorisée, vous devrez obtenir l'autorisation directement auprès du détenteur du droit d'auteur.

Vous êtes autorisé·e à :

**Partager** – copier, distribuer et communiquer le document par tous moyens et sous tous formats

**Adapter** – transformer et créer à partir du document

Selon les conditions suivantes :



**Attribution** – Vous devez créditer l'article, intégrer un lien vers la licence et indiquer si des modifications ont été effectuées au texte et aux images. Vous devez indiquer ces informations par tous les moyens raisonnables, sans toutefois suggérer que l'Auteur·rice vous soutient ou soutient la façon dont vous avez utilisé son article.



**Pas d'Utilisation Commerciale** – Vous n'êtes pas autorisé·e à faire un usage commercial de ce document, tout ou partie du matériel le composant.



**Partage dans les Mêmes Conditions** – Dans le cas où vous transformez, ou créez à partir du matériel composant le document original, vous devez diffuser le document modifié dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec la même licence avec laquelle le document original a été diffusé.

**Pas de restrictions complémentaires** – Vous n'êtes pas autorisé·e à appliquer des conditions légales ou des mesures techniques qui restreindraient légalement autrui à utiliser le document dans les conditions décrites par la licence.

La revue ne peut retirer les autorisations concédées par la licence tant que vous appliquez les termes de cette licence.



# **Frontière·s**

*Revue d'archéologie, histoire  
& histoire de l'art*

Publiée avec le soutien  
de Prairial, pôle éditorial Lyon Saint-Étienne

N° 7

## **Les frontières de l'eau**

dir. Blandine BESNARD et Sébastien NIELOUD-MULLER

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2



### **Frontière·s**

MSH Lyon Saint-Étienne  
14 avenue Berthelot  
69363 LYON CEDEX 07

ISSN 2534-7535

frontiere-s@msh-lse.fr

### **Pour soumettre un article et consulter l'appel en cours :**

<https://publications-prairial.fr/frontiere-s>

### **Directrice de la publication**

Nathalie DOMPNIER, présidente de l'université Lumière Lyon 2

### **Rédacteurs·rice en chef**

Fabien BIÈVRE-PERRIN (HisCAnt-MA)  
Vincent CHOLLIER (HiSoMA)  
Gaëlle PERROT (CCJ – HiSoMA)

### **Comité de rédaction**

Loubna AYEBA (Archéorient)  
Fabien BIÈVRE-PERRIN (HisCAnt-MA)  
Vincent CHOLLIER (HiSoMA)  
Marine LÉPÉE (ArAr – IASA-UNIL)  
Élise PAMPANAY (HiSoMA)  
Gaëlle PERROT (CCJ – HiSoMA)

### **Secrétariat de rédaction**

Gaëlle PERROT (Aix-Marseille, Lyon 3)

### **Secrétariat d'édition**

Vincent CHOLLIER (Lyon 3)

### **Direction du numéro**

Blandine BESNARD (Archéorient, Lyon 2) et Sébastien NIELOUD-MULLER (ArAr)

### **Auteur·rice·s**

Martin JAILLET (AOROC, Paris 1)  
Heidi KÖPP-JUNK (Polish Academy of Sciences Warsaw)  
Jean-Baptiste LEBRET (ASM, Casa de Velázquez)  
Emilia NDIAYE (POLEN, Orléans)  
Camille RHONÉ (IREMAM, Aix-Marseille)

### **Photographie de couverture :**

Vue crépusculaire du lac de Bolsena depuis le belvédère de Montefiascone. Cliché : M. Jaillet

# Sommaire du numéro

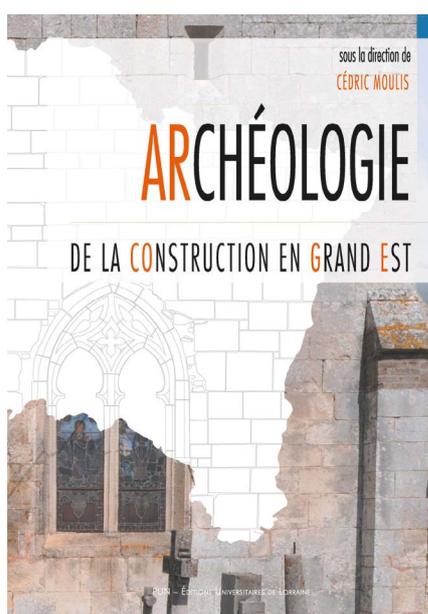
---

ÎLES FLOTTANTES ET CORPS GUÉRIS : LES EAUX PRODIGIEUSES DU LAC DE BOLSENA <b>Martin Jaillet</b> .....	5
WATER AS A SOCIAL BORDER IN ANCIENT EGYPT Dewatering systems in bathrooms for the elite, the royal family and the king <b>Heidi Köpp-Junk</b> .....	21
AUX FRONTIÈRES DE L'INDÉSIRABLE : RÉFLEXION THÉORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE SUR LES RÉSEAUX D'ÉVACUATION DES EAUX DANS LES VILLES ROMAINES <b>Jean-Baptiste Lebreton</b> .....	29
LES EAUX COMME FRONTIÈRES DANS LES ENFERS GRÉCO-ROMAINS, D'APRÈS <i>L'ODYSSÉE</i> D'HOMÈRE, LA <i>THÉOGONIE</i> D'HÉSIODE, LA <i>RÉPUBLIQUE</i> DE PLATON ET <i>L'ÉNÉIDE</i> DE VIRGILE <b>Emilia Ndiaye</b> .....	45
FAIRE OU DÉFAIRE LA FRONTIÈRE FLUVIALE : PENSER ET VIVRE L'AMOU-DARIA AU X <sup>E</sup> SIÈCLE <b>Camille Rhoné</b> .....	57
CHRONIQUE Colloque – Dimitri Maillard (org.), <i>Tolkien et l'Antiquité. Les Antiquités de la Terre du Milieu</i> <b>Grégory Spadacini</b> .....	69
COMPTES RENDUS Cédric Moulis (éd.), <i>Archéologie de la construction en Grand Est</i> <b>Sylvain Chardonnet</b> .....	71
Frédéric Mège, <i>Le fait urbain en Sicile hellénistique. L'habitat à Mégara Hyblaea aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C.</i> <b>Nicolas Genis</b> .....	73

Clara Berrendonner, <i>Le peuple et l'argent. Administration et représentations du Trésor Public dans la Rome républicaine (509-49 av. J.-C.)</i>	
<b>Michaël Girardin</b> .....	<b>76</b>
Marianne Altit-Morvillez, <i>Émile Espérandieu (1857-1939). Un archéologue entre institution militaire et monde académique</i>	
<b>Martin Jaillet</b> .....	<b>78</b>
Dominique Frère, Barbara Del Mastro, Priscilla Munzi et Claude Pouzadoux (éd.), <i>Manger, boire, se parfumer pour l'éternité. Rituels alimentaires et odorants en Italie et en Gaule du IX<sup>e</sup> siècle avant au I<sup>er</sup> siècle après J.-C.</i>	
<b>Alyssa Turgis</b> .....	<b>81</b>

# Comptes rendus

---



**Cédric Moulis (éd.), *Archéologie de la construction en Grand Est*, Nancy, Presses universitaires de Nancy – Éditions universitaires de Lorraine, Archéologie, Espaces, Patrimoines, 2021, 294 p., EAN (édition imprimée) : 978-2-8143-0607-3**

Dirigé par l'archéologue Cédric Moulis (HisCant-MA), l'ouvrage *Archéologie de la construction en Grand Est* constitue la publication du colloque éponyme organisé à la Maison des sciences de l'homme de Nancy les 26 et 27 septembre 2019. La manifestation et ses actes s'inscrivent dans une volonté de synergie des approches. Dans cette optique, la formule « archéologie de la construction » comprend l'archéologie du bâti en tant que discipline, et renvoie à la nécessité d'une mise en commun des savoirs et d'une convergence des chercheurs et de leurs compétences. Le livre en question comprend ainsi quinze contributions au sein desquelles la pluralité des approches est de mise.

La première partie présente les enjeux et méthodes pour l'archéologie de la construction depuis plusieurs décennies. Elle débute par un article de Sitâ André (ingénieure du patrimoine à la conservation régionale des monuments historiques, DRAC Grand-Est) qui met

en regard les différents types d'opérations d'archéologie du bâti avec le service des monuments historiques ainsi que l'évolution des lois. La fourchette chronologique retenue va de 1991 (mise en place des services régionaux) à 2016 (dernière législation en date).

L'article suivant, écrit par Noémie Guérin (ingénieure du patrimoine à la conservation régionale des monuments historiques, DRAC Grand-Est), reprend la question des intervenants dans le cadre de bâtiments classés ou inscrits au titre des monuments historiques. La question principale est celle de l'effectivité ou de la possibilité d'un travail conjoint entre archéologues du bâti et intervenants de la Conservation des monuments historiques. Le dialogue entre ces deux services fait son apparition sur les opérations des dernières années, malgré un passif qui a pu être conflictuel.

Le troisième article de l'ouvrage, rédigé par Vincent Cousquer (fondation de l'Œuvre Notre-Dame et Université de Strasbourg), porte sur la restauration des sculptures de la cathédrale Notre-Dame de Strasbourg (Bas-Rhin) réalisées dans le cadre de l'Œuvre Notre-Dame. L'auteur retrace les différentes méthodes de restauration des sculptures, du XIX<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui. Aux toutes premières, respectueuses des réalités médiévales, succède une transposition des formules du « gothique idéalisé », issu de l'imaginaire romantique. À la suite de l'annexion de l'Alsace en 1871, ce sont des architectes allemands qui prennent en main le chantier de Notre-Dame jusqu'en 1918. Une multiplicité de changements fait alors son apparition. La conservation préventive prend notamment le pas sur la restauration. Le XX<sup>e</sup> siècle représente quant à lui une période d'oscillation et d'hésitations dans les pratiques. De nos jours, la conservation va de pair avec un travail qui se veut fidèle aux réalités médiévales, y compris dans le choix et le travail des roches.

La cathédrale Saint-Étienne de Metz est, à son tour, évoquée par Alexandre Dissier (Université d'Orléans), Maxime L'Héritier (Université Paris 8), Philippe Dillmann (Université Paris-Saclay) et Marc Leroy (Université d'Orléans) dans le texte suivant. L'article illustre l'utilisation abondante du métal dans les chantiers gothiques. L'édifice comprend en effet un grand nombre d'éléments représentatifs de cet usage (centaines de crampons, agrafes, scellements en plomb). L'origine géographique des métaux utilisés est aussi abordée, ainsi que les

circuits de production. Par exemple, les fers, issus d'un procédé indirect, proviennent des hauts fourneaux de l'abbaye d'Orval (Ardennes belges) ou de ceux de la région du Pays-Haut, à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest de Metz. Les fers produits à partir d'un procédé direct proviennent quant à eux de zones beaucoup plus proches, à environ vingt kilomètres au nord-ouest de la ville.

L'article suivant, écrit par Isabelle Mangeot (technicienne à l'INRAP Grand-Est) et Cédric Moulis (ingénieur d'étude en archéologie médiévale à l'université de Lorraine), porte sur la base données Image (pour « itinéraire médiéval des sites archéologiques du Grand Est »). Clôturent la première partie de l'ouvrage, il présente le site web mis en ligne en 2009 et dépendant de l'université de Lorraine<sup>1</sup>. Ce site met à disposition, tant pour les chercheurs que pour les curieux, une documentation scientifique en libre accès sur les sites archéologiques médiévaux de la région Grand Est. Il recense aujourd'hui 204 sites, des Ardennes à l'Alsace, et comprend plus de 4 200 documents (fiches de sites rédigées par des spécialistes, photographies, cartes, etc.).

La deuxième partie de l'ouvrage porte sur l'usage du bois dans la construction et débute par un article de Patrick Bouvart (ingénieur d'études, SRA Grand-Est) sur la charpente de l'église de Lagery (Marne). Des datations réalisées par dendrochronologie permettent de dater les bois les plus anciens de la fin du xv<sup>e</sup> siècle. L'analyse de cette charpente permet à l'auteur d'envisager l'existence d'une couverture en lauzes. Il signale par ailleurs la mise place d'un corpus de ce type de toitures pour le département de la Marne et son souhait d'étendre les investigations à toute la Champagne de la fin du Moyen Âge.

L'article de Cédric Moulis traite de l'utilisation du bois dans la construction du diocèse lorrain de Toul au xii<sup>e</sup> siècle. Après une remise en contexte et une présentation du territoire concerné, l'archéologue présente les différents types de vestiges archéologiques conservant du bois. Cela comprend des charpentes et des planchers, mais aussi des éléments liés au chantier comme des échafaudages, des perches, des cintres, etc. dont la datation est aussi permise par la dendrochronologie. L'approvisionnement du bois d'œuvre est aussi abordé. Le travail de Cédric Moulis permet ici de défricher un champ d'études peu exploité en Lorraine, et d'une manière générale, pour l'étude de l'architecture romane en France.

Lucie Jeanneret (attachée de conservation du patrimoine, Archéologie Alsace), avec la collaboration de Willy Tegel (DendroNet), traite de l'implantation des ordres mendiants dans la ville de Colmar (Haut-Rhin) à travers l'étude de leurs charpentes. L'article montre que l'expansion de la ville alsacienne et la construction de ces couvents sont sensiblement contemporaines. Les études dendrochronologiques, et notamment celles effectuées sur le couvent d'Unterlinden, permettent d'établir une fourchette chronologique d'abattage des bois autour des années 1280, moment où ces couvents sont définitivement achevés.

Patrick Hoffsummer (laboratoire de dendrochronologie de l'université de Liège) et Sylvain Aumard (centre d'études médiévales d'Auxerre et université de Bourgogne Franche-Comté) présentent le projet *Corpus Tectorum* initié en 2002. Ce « corpus des toits » a pour but de dresser un inventaire des charpentes anciennes et des couvertures dans les régions Grand Est et Bourgogne-Franche-Comté. Le projet regroupe des chercheurs s'appuyant avant tout sur la dendrochronologie mais également sur l'étude des matériaux de couverture (tuiles, dalles dites « lave », etc.). En résultent des données qui soulignent la diversité des couvertures selon les territoires, la pluralité et l'origine des matériaux utilisés ainsi que les méthodes d'approvisionnement.

La partie portant sur le bois dans la construction se termine avec une étude de cas proposée par Maxime Werlé (SRA Grand-Est). L'édifice présenté est un des rares exemples conservés de maisons du xiv<sup>e</sup> siècle. Les différentes méthodes utilisées permettent de préciser cette datation. En effet, si la majorité du bâtiment fut construite autour de 1376, elle se greffe toutefois à un noyau primitif du xiii<sup>e</sup> siècle.

La troisième partie du volume porte sur la pierre, autre matériau important du chantier. Le premier article, écrit par Charles Kraemer (ingénieur de recherche en archéologie à l'université de Lorraine) et Axelle Grzesznik (Université de Bourgogne Franche-Comté), porte sur l'utilisation du granite sur le site du Saint-Mont (Vosges). L'étude montre l'importance de cette « pierre de grain » dans le sud du massif des Vosges tout au long du Moyen Âge (v<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle). Longtemps occulté par le fameux grès vosgien, l'usage du granite a de nombreux avantages que les constructeurs ont su exploiter tout au long de l'histoire. Dans le cadre du chantier du Saint-Mont, les constructions témoignent d'une utilisation quasi exclusive de ce minéral extrait sur place. Parmi les sites les plus anciens figurent le « pont des Fées » ou encore les remparts altomédiévaux, tous construits selon la méthode de la pierre sèche. La « limousinerie » (maçonnerie sans mortier) est également présente sur le site du Saint-Mont. L'article souligne, enfin, la nécessité de remettre en question les préconçus négatifs et erronés souvent attribués à cette pierre.

Marc Feller (INRAP Grand-Est) présente ensuite les premiers résultats de l'opération d'archéologie du bâti menée sur l'église romane de Mont-Saint-Martin (Meurthe-Moselle). Situé au point de rencontre de la France, du Luxembourg et de la Belgique, le site est occupé depuis l'Antiquité comme le signale certains remplois. L'étude du bâti, qui bénéficie notamment de l'apport de la photogrammétrie, a permis de connaître en détail

1 Lire en ligne : <https://image.hiscant.univ-lorraine.fr/> [consulté en décembre 2022].

les différentes phases de construction : église présente dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, remaniements gothiques aux XIII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, puis restauration autour de 1900.

Après l'étude de cas concernant un prieuré, Vincent Marchaisseau (INRAP), Cédric Roms (Université de Bourgogne Franche-Comté) et Pierre Testard (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) fournissent l'étude d'un corps de logis de commanderie. La préceptorie champenoise d'Avaleur (commune de Bar-sur-Seine, Aube), d'abord templière puis hospitalière, est déjà présente depuis le XII<sup>e</sup> siècle et le début du XIII<sup>e</sup> siècle, comme le suggèrent les datations de l'étude menée en 2015. Une grande partie du logis de la période templière est conservée et différentes pièces ont pu être identifiées : *aula*, chambre du commandeur, etc. La dendrochronologie a permis de dater précisément les reconstructions de la fin du Moyen Âge et du début de l'époque moderne.

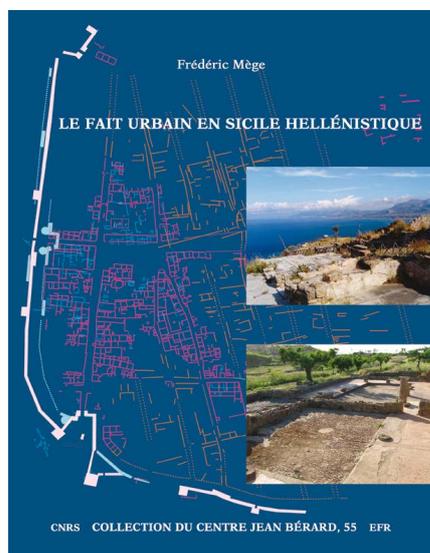
Dans les Ardennes, la collégiale Saint-Vivent de Braux (commune de Bogny-sur-Meuse) fait l'objet d'un article écrit par Cédric Roms (INRAP) et Patrice Bertrand (conservateur honoraire, inventaire général). Les auteurs présentent les différentes phases de construction de l'église, mises en évidence par une fouille des fondations de l'édifice et un sondage dans la crypte. L'ancienneté du site est désormais avérée avec une phase carolingienne correspondant à l'érection de l'avant-corps par l'évêque Ebon de Reims dans les années 830. De même, le chevet et le transept de cette importante église romane ardennaise ont pu être datés de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle le comte de Rethel (Ardennes) a commandé des travaux sur ce site.

Dans le dernier article de l'ouvrage, Mylène Parisot-Didiot (Université de Lorraine), avec la collaboration de Julien Trapp (Université de Lorraine, Historia Metensis), aborde la question de l'étude des remparts médiévaux de la ville de Metz (Moselle). Après un retour historiographique et méthodologique, les différentes fouilles effectuées sont évoquées et notamment celles du moineau Desch. Ce terme désigne une tour basse construite en 1527 pour surveiller les fossés des remparts. Une de ses particularités, mise en lumière par des opérations archéologiques (sondages, fouilles et relevés), est la présence d'un riche décor sculpté où sont représentés le commanditaire, Philippe III Desch, ainsi que les membres les plus importants du chantier tels que le maître d'œuvre.

L'ouvrage dirigé par Cédric Moulis met à notre disposition une grande quantité de données et ouvre de nombreuses perspectives de recherche. La quinzaine d'études présentées permet de brosser l'actualité de l'archéologie du bâti en Grand Est, tout en rendant compte des possibilités de travail dans cette région, mais aussi à l'échelle de la France. Les actes de ce colloque sont également, en démontrant son efficacité, un appel à la pluridisciplinarité (archéologie, histoire de l'art, histoire, géologie, etc.) qui, malgré certaines difficultés de mise en œuvre, s'avère une nécessité pour la compréhension du bâti.

**Sylvain Chardonnet**

Doctorant, Université Paul Valéry Montpellier 3, CEMM (EA 4583)



**Frédéric Mège, *Le fait urbain en Sicile hellénistique. L'habitat à Mégara Hyblaea aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C.*, Naples, Centre Jean Bérard, Collection du Centre Jean Bérard 55, 2021, 292 p., EAN (édition imprimée) : 978-2-38050-027-1**

Le livre publié par Frédéric Mège, *Le fait urbain en Sicile hellénistique. L'habitat à Mégara Hyblaea aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C.*, reprend, dès son titre, l'ambition de la thèse de doctorat soutenue en 2015 dont il est issu : partir de l'exemple de Mégara Hyblaea pour aboutir à des conclusions plus générales et plus vastes sur les rapports entre habitat et urbanisme en Sicile à l'époque hellénistique. Traiter du « fait urbain » situe immédiatement cet ouvrage dans les champs de l'histoire et de l'archéologie urbaines et le contenu des chapitres ne déçoit pas.

Le propos est organisé en trois grandes parties. La première partie (« Histoire et archéologie de la Sicile entre la fin du V<sup>e</sup> et la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. », p. 9-30) définit le contexte historique et historiographique, en analysant l'histoire de la Sicile et des villes

siciliennes à l'époque hellénistique et en présentant non seulement l'histoire de la recherche sur le fait urbain, mais aussi les principaux débats historiographiques actuels sur certains édifices de Sicile. La deuxième partie (« Mégara Hyblaea et son habitat à l'époque hellénistique », p. 31-185) constitue le cœur de l'ouvrage, avec la présentation, l'analyse et l'interprétation de tous les vestiges archéologiques permettant de connaître l'habitat de Mégara Hyblaea à l'époque hellénistique, des matériaux de construction aux plans des maisons, en passant par les différents types de pièces et leurs fonctions. Dans la troisième et dernière partie (« Habitat et urbanisme en Sicile aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C. », p. 187-258), Fr. Mège présente un panorama de villes siciliennes qui offrent des éléments comparables à ceux étudiés à Mégara Hyblaea, avant de formuler une série de « nouvelles propositions » pour l'interprétation et la chronologie de certains faits archéologiques liés à l'habitat et l'urbanisme.

L'ouvrage dans son ensemble témoigne d'une excellente maîtrise des enjeux de la question par l'auteur : Fr. Mège fait preuve d'un remarquable sens de la synthèse, servi par une langue limpide et une écriture impeccable. Le propos est par conséquent très informé et aborde tous les aspects de l'étude du fait urbain.

Le texte est accompagné d'une documentation graphique abondante et variée : le lecteur trouvera de nombreuses photographies ou des orthophotographies illustrant des éléments de description ponctuels, mais aussi de très nombreux plans et relevés, qui sont d'une grande précision et qui apportent un complément indispensable au texte. On regrettera néanmoins que la légende des tracés ne soit pas systématiquement présente, laissant supposer au lecteur que la légende du premier plan donné pour Mégara Hyblaea (fig. 4, p. 36, tiré de *Mégara* 7<sup>2</sup>) est valable pour d'autres plans plus resserrés. Il en est de même pour les relevés, qui présentent systématiquement une échelle graphique, ce qui est appréciable (par exemple pour les puits, fig. 27, p. 75, ou encore pour les latrines, p. 90-93), mais on aurait apprécié de voir indiquer une échelle graphique – ou au moins un ordre de grandeur – pour les relevés/restitutions lors de l'établissement d'une typologie, comme c'est le cas pour les seuils (p. 48-51), d'autant que l'inventaire complet des vestiges permet sans nul doute d'avoir des dimensions (moyennes ou courantes). En outre, la documentation graphique et photographique pourrait être plus présente dans certains chapitres : c'est tout particulièrement le cas dans le chapitre 2, qui aborde la recherche archéologique sur le fait urbain en Sicile. Le lecteur n'est pas forcément armé pour repérer et se représenter tout ce dont il est question dans les propos de l'auteur et la carte donnée au chapitre précédent (fig. 1, p. 12) ne suffit pas. Ces quelques réserves sur les légendes ou la présence des illustrations dans certains chapitres n'enlèvent rien à leur grande qualité et leur excellente reproduction : les plans, les relevés, les photographies, les orthophotographies constituent une documentation graphique d'une grande qualité, à la fois matériellement dans le volume imprimé et épistémologiquement par leur contribution aux démonstrations de l'auteur.

Sur le fond, l'articulation entre l'analyse archéologique et les interprétations synthétiques est excellemment menée. Dans la deuxième partie, l'étude minutieuse des vestiges archéologiques et des sources disponibles sur l'habitat et l'urbanisme de Mégara Hyblaea est exemplaire. Les termes architecturaux sont précis et utilisés à bon escient. Les descriptions sont assez détaillées pour que l'archéologue des méthodes de construction ou des maisons antiques y trouve de quoi confirmer ou discuter les interprétations proposées, et elles évitent l'écueil d'un trop-plein d'informations qui ne serait plus profitable. En somme, l'auteur a réussi à trouver l'équilibre entre l'administration de la preuve archéologique et la synthèse historique, comme en témoigne, entre autres, le chapitre consacré aux plans des maisons et à leurs évolutions (chapitre 6). Après un traitement détaillé de plusieurs îlots d'habitat, pour lesquels la dimension chronologique est fondamentale pour percevoir les évolutions des maisons depuis l'époque archaïque jusqu'à la période hellénistique, l'auteur dresse un tableau des plans en vigueur à Mégara Hyblaea, dans des pages de conclusion qui tissent adroitement des liens avec des maisons grecques connues ailleurs, ce qui conduit à l'identification des spécificités mégariennes (la rareté du plan à *pastas*, pourtant généralement considéré comme le plus caractéristique de l'architecture domestique grecque) ou au contraire de certains traits communs et banals (la large domination du plan à cour centrale, ici comme ailleurs).

À ce titre, cet ouvrage fera office de référence pour le traitement d'une documentation archéologique hétérogène (en raison d'époques et de méthodes de fouille différentes) au service du traitement d'une question transversale, comme en témoigne le chapitre 7, livrant des conclusions sur « le fait urbain à Mégara Hyblaea à l'époque hellénistique ».

L'autre niveau d'articulation, entre l'exemple particulier de Mégara Hyblaea et un élargissement à l'échelle de la Sicile, ou au moins de certaines villes de Sicile, donne des résultats plus contrastés. L'auteur n'explicite pas, par exemple, la place et le but du chapitre 8, sur les « villes grecques, puniques et indigènes » : même si l'on comprend l'objectif comparatif de ce recensement, on n'en perçoit pas toujours l'intérêt, d'autant que plusieurs de ces sites ne présentent pas des formes d'habitat ou d'urbanisme comparables à celles identifiées à Mégara Hyblaea, comme l'auteur lui-même le constate lorsqu'il pointe la rareté ou le caractère trop disparate

2 Henri TRÉZINY, *Mégara Hyblaea 7. La ville classique, hellénistique et romaine*, Rome, École française de Rome, 2018, p. 7.

des vestiges disponibles (à l'exception de Morgantina et d'Agrigente, le manque de sources ou de publications se répète pour chacun des sites présentés dans ce chapitre). Ce panorama des villes siciliennes importantes pour l'étude de l'habitat et de l'urbanisme trouve tout son sens dans le chapitre suivant, qui formule de nouvelles propositions sur quelques questions précises, mais l'on peut s'interroger sur la forme de ce panorama. Dans d'autres pages, l'articulation entre les vestiges de Mégara Hyblaea et ce qui est connu sur d'autres sites vient renforcer les interprétations, parfois nouvelles, proposées par l'auteur. Pour les salles d'eau, par exemple, le contraste entre les installations trouvées à Mégara Hyblaea et celles qui sont connues ailleurs à l'époque hellénistique (Morgantina, Monte Iato...) permet à l'auteur de conclure que Mégara Hyblaea présentait sur ce plan « un niveau d'équipement minimal » (p. 102).

Quoi qu'il en soit, l'ensemble de l'ouvrage témoigne d'une connaissance approfondie des sites antiques de Sicile et des publications qui les concernent, ce qui donne beaucoup de profondeur aux arguments qui sont avancés et aux associations qui sont faites. Les maigres défauts pointés plus haut sont plutôt d'ordre rhétorique, et la lecture par un non-spécialiste de la Sicile hellénistique pourrait gagner en facilité.

Le dernier – mais non le moindre – apport de l'ouvrage concerne les rapports entre les sources archéologiques et l'histoire. Jamais Fr. Mège ne conduit son lecteur en erreur : il s'agit bien d'une étude du « fait urbain », ce qui signifie que l'analyse des sources archéologiques domine largement le propos. Mais cette proximité aux vestiges matériels n'interdit nullement de prendre de la hauteur et de parvenir à des conclusions sur l'histoire urbaine, comme réussit à le faire Fr. Mège, avec toutes les réserves et les précautions qui s'imposent. Dans la conclusion, il revient sur les relations entre « événements historiques et faits archéologiques » (p. 266-269), reprenant les constats faits habituellement : concordance, dissonance ou impossibilité de dire s'il existe un quelconque rapport. Mais surtout il met en œuvre cette confrontation entre les différentes sources au long de son ouvrage, et tout particulièrement pour trois questions qu'il reprend dans les « Nouvelles propositions » (chapitre 9) : l'origine et la datation des bétons de tuileau en Sicile (p. 243-250) ; les mobiliers dits « de l'époque de Timoléon » (p. 250-253) ; la « Sicile de Timoléon » (p. 253-257).

Les deux premiers points sont assez techniques, mais se rejoignent dans la troisième question. Car c'est bien à propos de l'importance de Timoléon, surévaluée d'un point de vue historiographique d'après les travaux de Fr. Mège (les traces dans l'historiographie sont « inversement proportionnelles » [p. 15] à la durée du passage de Timoléon en Sicile, de 344 à 337), que l'on perçoit tout l'intérêt d'une analyse fine du matériel archéologique, sans idées préconçues à partir de la lecture des sources anciennes. Car ce sont bien les sources écrites qui attribuent à Timoléon des actions et des influences sur les villes de la Sicile hellénistique que l'étude archéologique ne peut pas confirmer, voire qu'elle infirme. Au contraire, les recherches de Fr. Mège montrent que la période du règne de Timoléon ne constitue pas, pour l'urbanisme et l'habitat, une rupture majeure avec la période précédente, si bien qu'il faut réévaluer l'attribution à Timoléon de certaines évolutions dans l'urbanisme hellénistique en Sicile : c'est le cas à Géla, dont les quartiers présentent « une évidente continuité » (p. 253), mais aussi à Camarine, Morgantina ou Agrigente. Tout cela amène à « repenser la Sicile au IV<sup>e</sup> siècle » (p. 253), rien de moins.

Toutes ces observations montrent combien l'ouvrage de Fr. Mège est riche et excellemment mené, soutenu par une documentation graphique de grande qualité. Nul doute qu'il deviendra une lecture incontournable pour toutes les études à venir sur l'urbanisme, en Sicile, mais pas seulement, et que certaines de ses hypothèses ou conclusions enrichiront les discussions sur l'histoire urbaine de la Grèce antique.

**Nicolas Genis**

Maître de conférences, Université de Lille, HALMA (UMR 8164)



Clara Berrendonner, *Le peuple et l'argent. Administration et représentations du Trésor Public dans la Rome républicaine (509-49 av. J.-C.)*, Rome, École française de Rome, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 404, 2022, 588 p., EAN (édition imprimée) : 978-2-7283-1559-8, EAN électronique : 9782728315604, DOI : <https://doi.org/10.4000/books.efr.38615>

Clara Berrendonner, maîtresse de conférences HDR à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, publie ici<sup>3</sup> le mémoire inédit d'une habilitation à diriger des recherches soutenue en 2013 à l'EPHE. Son projet explicite est formulé à la p. 41 : il s'agit d'« étudier l'*Aerarium* républicain comme révélateur de l'identité civique romaine ». Nous n'avons pas affaire à un simple exposé des techniques comptables des bureaux du Trésor, même si l'autrice consacre de nombreuses pages d'une remarquable qualité à ces questions (p. 119-230). Plus exactement, Clara Berrendonner montre que « les Anciens semblent avoir considéré que le Trésor public participait de la définition de la communauté civique » (p. 2). L'*Vrbs*, ajoute-t-elle en conclusion de l'ouvrage, « se serait donc pensée comme une communauté de guerriers, mais où mobilisés, mobilisables et civils étaient unis par des liens de solidarité matérialisés par des échanges de ressources »

(p. 355). Au fond, c'est l'identité même du régime républicain et la manière dont cette identité était vécue et imaginée qui est examinée, sous la forme d'une enquête innovante, rigoureuse et à jour de l'actualité de la recherche sur de multiples sujets.

Une volumineuse introduction (p. 1-44) couvre tout à la fois des questions de vocabulaire, d'archéologie, de topographie, d'historiographie liées au sujet, pour cerner les principaux enjeux de l'étude de l'*Aerarium*. On peut signaler les pages consacrées à l'œuvre de Claude Nicolet, qui retracent avec finesse les évolutions du questionnement de ce chercheur, ainsi que son héritage actuel (p. 35-41). Dans le contexte dominant d'une conception « néo-primitiviste » anglo-saxonne des finances romaines, Clara Berrendonner met en évidence l'existence d'une école française, héritière de Nicolet, plus nuancée ; une école qui n'hésite pas, comme l'autrice elle-même, tout en soulignant les faiblesses de l'administration romaine, à soutenir qu'elle n'en était pas pour autant incompétente, irrationnelle ni inefficace (conclusion p. 349-357).

La naissance de l'*Aerarium* fournit la matière du premier chapitre (p. 45-118). Après avoir pesé avec rigueur les témoignages anciens et les positions modernes, après avoir dressé la liste des entrées et des sorties du trésor public et démontré qu'elles n'impliquaient nullement l'existence de l'outil monétaire, l'autrice situe la naissance de l'*Aerarium* dès le <sup>v</sup>e siècle. « L'unité de la cité et son identité politique se seraient alors en partie forgées autour de l'idée de dépense publique légitime », écrit-elle (p. 115). La monnaie serait apparue plus tard comme un outil facilitateur, non comme une nécessité pour l'existence même d'un trésor public.

Lorsqu'elle étudie l'administration de la *pecunia publica* (p. 119-230), l'autrice démontre notamment que les publicains ne sont attestés que pour quelques impôts dans certaines régions ; elle se demande si l'affermage ne serait pas un héritage hellénistique repris par les Romains. Elle souligne en revanche la grande autonomie des responsables publics dans la levée des fonds nécessaires au paiement de la solde, rappelle le rôle des cités dans la collecte fiscale, suggère que les *publicani* « étaient utilisés surtout en cas d'incapacité des communautés civiques » (p. 147) et insiste sur le contrôle étroit réalisé par les autorités publiques. Même les transports de fonds ne seraient pas fréquemment réalisés par l'intermédiaire de particuliers. On ne saurait non plus parler de « privatisation » des tâches publiques, dans un système qui emploie les publicains à des fonctions complémentaires de la cité, en les rémunérant pour des tâches permanentes liées à une activité publique. Au lieu d'opposer les agents publics et les agents privés, Clara Berrendonner propose donc de voir la structure comme « une notion originale de l'«administration» » (p. 157). Quant aux services de l'*Aerarium*, elle montre que les principales activités des agents étaient des tâches comptables et de surveillance, incluant la participation d'« experts » vérifiant par exemple la conformité des chantiers publics livrés. Malgré tout, le système était grevé par la structure censitaire de la cité, rendant la dignité supérieure à la compétence dans les services, l'incapacité à anticiper le budget limitait les agents et les lenteurs administratives et la collusion semblaient fréquentes. Pour l'autrice, les failles ne venaient donc pas tant des structures que des comportements des acteurs ; ainsi, l'administration du Trésor devient révélatrice des apories du gouvernement aristocratique, l'objet du chapitre suivant.

3 En accès libre : <https://doi.org/10.4000/books.efr.38615>.

Le troisième chapitre (p. 231-302) explore les limites à l'initiative des agents, soumis à l'autorité du Sénat. Un sénat relativement rigide, attaché à l'équilibre du budget, à l'affectation prévisible des dépenses, peu confiant dans les innovations financières et raisonnant comme un ensemble de propriétaires fonciers, qui contrôle pourtant relativement peu les agents, lesquels se retrouvent soumis à des jeux d'influence et de pression inhérents à la structure hiérarchique de la société romaine dans son ensemble. Entre intérêts personnels, marges de manœuvre limitées, absence d'autonomie du champ financier, l'*Aerarium* ne pouvait traiter les affaires de la cité qu'au coup par coup, ce qui réduisait son efficacité.

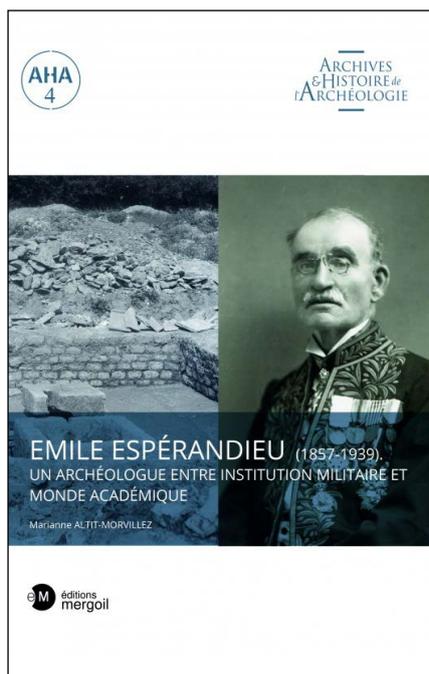
En plus d'être ainsi le témoin des conceptions romaines de l'identité de la cité, l'*Aerarium*, selon l'autrice, pourrait avoir été un « laboratoire » où s'affina l'idée même de la *res publica* (p. 303-347). Lorsque les sources évoquent la « pauvreté » du Trésor (*inopia Aerarii*), cela pourrait être un *topos* destiné à la fois à répondre aux adversaires qui accusent souvent les Romains de faire la guerre pour s'enrichir, et un discours à destination des citoyens, pour consolider la concorde, présenter la cité comme une *societas*, réfléchir sur la dépense publique légitime et atteindre le « consentement à l'impôt » (expression à la p. 309). Chez Cicéron, le Trésor fait l'objet de métaphores biologiques (le nerf de la *res publica*, pour l'expression la plus connue), représentant l'État comme un *corpus*. À partir des dépenses critiquées, Clara Berrendonner tâche également de reconstituer ce qui pouvait passer pour une dépense légitime et note que les *populares* et les *optimates* avaient, sur les questions financières, des conceptions contradictoires. Pour ceux-ci, la cité était pensée à l'image d'une famille, dont le patrimoine devait être transmis intact, ce qui impliquait des dépenses légères. Pour ceux-là, les biens publics devaient être divisés afin d'accroître la participation de tous aux affaires publiques. Davantage que des questions purement financières, ces débats sont le reflet de deux façons différentes de concevoir la cité : comme un intérêt commun ou bien comme un ensemble additionné d'intérêts individuels (p. 321-325). L'usage du Trésor est une question éminemment politique. Ainsi, les Romains n'hésitaient pas à considérer que certaines dépenses menaçaient la république (p. 330-336). Lorsque César s'empare du Trésor en 49 av. J.-C., la cité voit alors « l'absorption de la sphère publique dans une sphère privée » (p. 349).

De volumineuses annexes (p. 359-455) recensent sous forme de riches tableaux l'ensemble des butins de guerre et des dépenses pour travaux publics de l'époque républicaine ; des textes de loi épigraphiques, des monnaies questoriennes, les instances institutionnelles liées aux recettes et aux dépenses publiques, sont également présentés dans le détail. Les lecteurs apprécieront sans doute le fait que ces annexes sont également disponibles dans la version en ligne en accès ouvert sous forme de tableaux pouvant être sélectionnés et recherchés. Une très riche bibliographie (p. 457-524) et des *indices* (p. 525-573) achèvent l'ouvrage.

Bien sûr, des points de discussion pourront être soulevés ici ou là par les spécialistes, mais il convient avant tout de saluer la publication d'un tel ouvrage. Le corpus des sources et de la littérature secondaire est considérable, l'époque examinée est vaste, la complexité technique de la matière parfaitement maîtrisée et exprimée avec clarté, enfin, les conclusions sont nuancées et rigoureusement argumentées. Surtout, le livre porte une réflexion globale sur l'identité de la *res publica* et sa représentation par les partis en concurrence, formulant des idées neuves, à l'aide d'un angle de recherche original, sur des questions anciennes. Intéressant l'histoire administrative, financière, politique, ses conclusions méritent de nourrir la réflexion des historiens, bien au-delà même du champ de l'histoire romaine.

**Michaël Girardin**

Maître de conférences, Université du Littoral Côte d'Opale, HLLI (UR 4030)



**Marianne Altit-Morvillez, *Émile Espérandieu (1857-1939). Un archéologue entre institution militaire et monde académique*, Drémil-Lafage, Éditions Mergoil, Archives et histoire de l'archéologie 4, 2021, 340 p., EAN (édition imprimée) : 978-2-35518-116-0**

Rares sont les chercheur·euses qui ont eu l'honneur de léguer leur nom à une collection, à l'instar de la *Realencyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft*, gigantesque somme savante sur l'Antiquité publiée par August Pauly à partir de 1839, rééditée à de multiples reprises<sup>4</sup> jusqu'à sa version la plus récente, la *Neue Pauly*<sup>5</sup>. Ainsi en est-il d'Émile Espérandieu (1857-1939), qui, 65 ans après la publication du dernier tome du *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, allait sans le savoir donner son nom à une collection durable, le « Nouvel Espérandieu »<sup>6</sup>. Le dynamisme de cette dernière, avec la publication d'un tome en 2021<sup>7</sup> et l'annonce de pas moins de 25 volumes à paraître<sup>8</sup>, rendait nécessaire un ouvrage de référence sur ce personnage qui fut tout à la fois militaire de carrière, épigraphiste autodidacte et archéologue malgré lui<sup>9</sup>. C'est désormais chose faite, grâce au récent livre que lui a consacré Marianne Altit-Morvillez<sup>10</sup> qui constitue la publication de sa thèse, soutenue en 2014.

Ce volume correspond au quatrième opus de la collection « Archives et histoire de l'archéologie » des éditions Mergoil, dirigée par Sandra Péré-Noguès et Noël Coye, mais seulement le deuxième centré sur une figure particulière<sup>11</sup>, les deux autres volumes brassant des thématiques plus larges<sup>12</sup>. L'ouvrage est préfacé par Alain Schnapp, qui rappelle qu'É. Espérandieu fut une figure pivot représentative du « passage d'une archéologie bénévole à une archéologie professionnelle » (p. 7), suivi de Louis Millet, directeur du Palais du Roure d'Avignon, qui en évoque l'histoire dans un préambule aussi dense qu'enthousiaste.

Faisant le constat d'un manque de synthèse relative à l'histoire des institutions archéologiques françaises, limitée jusqu'ici à la préhistoire et à quelques figures phares (p. 19), l'autrice choisit d'explorer la carrière d'É. Espérandieu, non tant sous la forme d'une biographie classique que par l'examen approfondi de la correspondance scientifique de ce dernier, écartant les lettres d'ordre militaire ou privé (p. 21). Cette masse documentaire inédite et non inventoriée représentait un ensemble de 15 000 lettres pour environ 2 500 correspondants<sup>13</sup>, rédigées entre 1882 et 1938, et conservées au Palais du Roure, qui fut la dernière demeure d'É. Espérandieu. Aux lettres, objet d'étude ambigu, parfois laconique, entre le formel et l'informel et reflète des sociabilités savantes, s'ajoutent plusieurs cahiers manuscrits réunis sous le nom de *Souvenirs*, écrits entre 1892 et 1900, sans doute produits dans une volonté de transmission d'une mémoire pour cet homme décédé sans descendance (sa fille unique meurt en 1918, p. 24). Cette sorte d'autobiographie, qui ne comporte presque aucune mention des événements politiques de son temps (p. 25) demeure très factuelle, décrivant sans émotion la vie de ce fils de paysan cévenol, devenu militaire, puis académicien (p. 28).

4 Notamment sous le nom de Pauly-Wissowa, en raison des apports de Georg Wissowa, qui débute en 1890 une nouvelle édition dont le dernier volume est paru 90 ans plus tard.

5 CANCIK H. et SCHNEIDER H. (éd.) 1996-2012, *Der Neue Pauly. Enzyklopädie der Antike*, Stuttgart. Elle a été également publiée en anglais : SALAZAR C.F. (éd.) 2002-2014, *Brill's New Pauly. Encyclopaedia of the Ancient World*, Leyde.

6 Sous la direction de Henri Lavagne. Le premier tome du *Recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule*, paru en 2003, s'intéressait aux collections de Vienne (Isère).

7 LAVAGNE H. (éd.) 2021, *Recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule. Metz et la cité des Médiomatriques*, Nouvel Espérandieu 7, Paris.

8 *Ibidem*, p. XI.

9 Henri Lavagne regrettait que « le personnage lui-même a[it] été quelque peu oublié », LAVAGNE H., « Émile Espérandieu (1857-1939) », dans H. Lavagne (éd.) 2003, *Recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule. Vienne (Isère)*, Nouvel Espérandieu 1, Paris, p. IX-XIII, cit. p. IX.

10 Docteure en archéologie, chercheuse associée au laboratoire TRACES (UMR 5608).

11 Le premier étant consacré à Jacques-Gabriel Bulliot : FLOUEST J.-L. (éd.) 2020, *J.-G. Bulliot. Correspondance familiale*, Archives et histoire de l'archéologie 2, Drémil-Lafage.

12 Le premier consacré à la mise en place de l'archéologie européenne dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (PÉRÉ-NOGUÈS S. (éd.) 2019, *La construction d'une archéologie européenne (1865-1914). Colloque en hommage à Joseph Déchelette*, Archives et histoire de l'archéologie 1, Drémil-Lafage), l'autre aux débuts de la photographie archéologique (YELLES A. 2020, *Aux origines de la photographie archéologique de Rome en Afrique*, Archives et histoire de l'archéologie 3, Drémil-Lafage).

13 Au moins un par département français, jusqu'à 507 pour Paris, mais aussi à l'étranger, notamment en Allemagne (p. 30).

L'ouvrage se compose de trois chapitres, de taille assez semblable, s'intéressant à trois aspects de la personnalité autant que de la carrière d'É. Espérandieu : l'épigraphiste, l'auteur du *Recueil des bas-reliefs de la Gaule*, et le fouilleur d'Alésia.

Dans un premier chapitre (« Quand un militaire devient épigraphiste », p. 37-126), M. Altit-Morvillez rappelle les temps forts de la carrière militaire du soldat Espérandieu, dont les affectations ont largement conditionné ses activités archéologiques. Un séjour court mais marquant en Tunisie (1882-1883) constitue un moment déclencheur (p. 38) : sorti de Saint-Cyr en 1880, il est chargé de lever la carte de la région du Kef. Il y fait la découverte de vestiges romains et d'inscriptions, une passion qui ne le quitte plus (p. 45). Il y rencontre aussi plusieurs personnalités majeures qui l'initient à l'épigraphie : Bernard Roy, secrétaire général du gouvernement tunisien (p. 46), puis le Père Delattre, fouilleur de Carthage (p. 49), qui l'incite à transmettre ses copies d'inscriptions – il est bon dessinateur – et ses interprétations à l'Académie, où son nom commence à circuler (p. 48). Ses supérieurs, s'ils reconnaissent l'intelligence du personnage, voient d'un mauvais œil cette passion pour l'archéologie qui l'éloigne de ses fonctions militaires (p. 42). C'est dans ces mêmes années qu'il se crée un vaste réseau de sociabilités savantes à la fois local et épistolaire (p. 52-53), y compris en Allemagne (p. 121-122). Cela le pousse à éditer l'*Épigraphie des environs du Kef* (1885) puis une *Étude sur Kef* (1888) totalisant 529 inscriptions (p. 55). Il apprend sur le tas, aidé de ses pairs, tant la transcription et la traduction que l'édition des inscriptions (p. 59). Revenu en France, É. Espérandieu est reçu dans plusieurs sociétés savantes (p. 61) dans un contexte d'émulation de ces dernières, autant que de rivalités internationales pour la conquête du savoir (p. 65-66). Il se rapproche alors d'Auguste Allmer, fondateur en 1878 de la *Revue épigraphique du Midi de la France* (p. 71). Grâce au temps libre que lui procure son poste de professeur dans l'armée, É. Espérandieu étoffe son réseau et correspond fréquemment avec Camille Jullian, Salomon Reinach et René Cagnat, créateur de l'*Année épigraphique*, qui jouent un rôle de mentors (p. 84-85). C'est avec l'édition en 1894 des inscriptions sur cachets d'oculistes romains, dont il cherche à donner à l'époque un recueil exhaustif, qu'il se confronte à la critique, parfois virulente, de ses confrères (p. 88) face à un sujet sur lequel un autre ouvrage était attendu. À cause de son manque de rigueur, il est perçu comme un amateur éclairé (p. 91), alors qu'il avait été jusque-là plutôt épargné, et même nommé officier d'académie (1884) et de l'Instruction publique (1890), plusieurs fois médaillé lors de congrès (1885, 1888, 1893). Sa confiance en lui est alors ébranlée, au point qu'il envisage sa mutation militaire au Tonkin (p. 96) ; son travail sur l'édition du calendrier de Coligny, découvert en 1897, ne la restaure que partiellement (p. 98). La légitimité d'É. Espérandieu n'est pleinement reconnue que lorsqu'il reprend, en 1896, les rênes de la *Revue épigraphique du Midi de la France*, qu'il rebaptise *La revue épigraphique* (p. 100). En 1919, l'année de la création de l'Union académique internationale qui favorise la collaboration universitaire dans le monde, É. Espérandieu est nommé conservateur des musées de Nîmes (p. 118) et membre de l'Académie des inscriptions (p. 202).

La deuxième partie du livre (« *Le recueil des bas-reliefs de la Gaule*, une fabrique éditoriale », p. 127-200) s'attache à ce qui fut pour É. Espérandieu, à compter de 1903, le projet d'une vie : la rédaction, via un vaste réseau de correspondants (p. 148), du *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, qui recenserait de façon exhaustive, par ville, les restes de sculpture antique. Prévue en 5 volumes, la série en connaît finalement 12 entre 1907 et 1938, avec des aléas et des retards liés notamment à des problèmes budgétaires en raison de la Première Guerre mondiale. Depuis 1901, É. Espérandieu est démis de ses fonctions de commandement à cause de sa surdité et affecté à la *Revue du Cercle militaire* à Paris (p. 128), en même temps qu'il devient correspondant de l'Académie des inscriptions : il est alors reconnu comme un savant parisien, et non plus un simple érudit de province (p. 130). Le *Recueil*, composé de brèves notices, est accompagné – c'est là toute son originalité – de nombreuses photographies (p. 143). L'autrice montre brillamment la difficulté technique de l'entreprise dans le traitement de ces milliers de clichés, entre la perte des œuvres originales, l'impossibilité à réunir les conditions de prise de vue (place, lumière) et à obtenir des images de qualité (p. 155-157). Le respect qu'il accorde aux travaux de ses prédécesseurs (p. 161) autant que ses bonnes relations avec le monde scientifique allemand – qui furent aussi la source de problèmes dans l'immédiat après-guerre (p. 167-169) –, font recevoir à É. Espérandieu, dans l'ensemble, les éloges de ses pairs pour l'édition du *Recueil* (p. 183), notamment pour son ergonomie et son apport iconographique majeur dans la connaissance des sculptures de Gaule.

Un dernier chapitre (« Un officier devenu archéologue *ad majorem Alesii gloriam* », p. 201-276) s'intéresse à la place d'É. Espérandieu comme archéologue, alors qu'en 1906, il est nommé directeur des fouilles d'Alésia et les encadre pendant deux ans. Sa nomination comme chef de chantier est une surprise : É. Espérandieu n'est pas un archéologue (p. 204), mais sa fibre militaire sur le site où trône la statue du chef de guerre Vercingétorix et sa capacité à commander n'y sont pas étrangères (p. 212). Là encore, le chantier fait face à des difficultés techniques et financières (p. 226), creusant un peu plus le fossé entre É. Espérandieu et le Dr Simon, président de la Société de Semur en charge des fouilles depuis 1905 : É. Espérandieu démissionne en 1908 (p. 202). Il mène alors dès 1909 ses propres recherches à Alise sur des terrains dont il fait l'acquisition. Retraité en 1913, il peut se consacrer pleinement aux fouilles (jusqu'en 1937) et à la publication du *Recueil*, avec la parenthèse

de la guerre à laquelle il participe, à l'arrière. Sur le plan méthodologique, les fouilles d'Alésia se situent entre rupture et continuité par rapport à ses contemporains : É. Espérandieu fait tenir un journal par son second, Victor Pernet, et le fait publier en introduction de son *Bulletin* (p. 247) ; il tente également de mettre en place une fouille stratigraphique. Il se démarque par sa volonté sincère de chercher des informations contextuelles, quitte à ne pas découvrir de structures, plutôt que de vouloir à tout prix un mobilier particulièrement riche (p. 248). Mais l'idée reste toujours de trouver dans les vestiges une validation des textes littéraires (p. 266). Il participe également à la querelle relative aux découvertes de Glozel, véritable « affaire Dreyfus » de l'archéologie<sup>14</sup>.

En somme, cet ouvrage traite du « parcours singulier d'un officier dans l'archéologie de la III<sup>e</sup> République » (p. 277), une sorte d'électron libre au parcours en demi-teinte, « à la frontière entre antiquaire et archéologue » (p. 288). Le lecteur, assurément, n'y trouvera pas une biographie en bonne et due forme, comme l'autrice l'annonce d'ailleurs d'emblée<sup>15</sup> : la sélection opérée dans les sources d'archives, l'absence de propos relatif à l'enfance du jeune Espérandieu, qui aurait toutefois été utile pour mieux saisir son rapport au latin qui fut au cœur de ses activités, autant que l'omission volontaire des deux dernières décennies de son existence<sup>16</sup> empêchent de cerner de manière exhaustive une vie assurément protéiforme. Même la carrière militaire, quoiqu'esquissée, n'est en fait qu'une toile de fond sur laquelle sont développées les différentes facettes d'É. Espérandieu.

Le livre est richement sourcé (1 105 notes de bas de page), bien illustré (52 figures) et d'une lecture agréable. On apprécie la table des archives Espérandieu et l'index des personnes citées, indispensables pour qui veut approfondir ces questions. On trouve une bibliographie sélective d'É. Espérandieu aux pages 297 à 300. On aurait pu s'attendre – ç'aurait été l'occasion idéale – à une bibliographie exhaustive, d'autant plus qu'il existe une incertitude quant au nombre de publications d'É. Espérandieu : Henri Lavagne rapporte le chiffre de 389<sup>17</sup>, mais Joseph Vendryes, dans sa nécrologie, du reste absente de la bibliographie<sup>18</sup>, avance celui de 485<sup>19</sup>. Peut-être une chronologie succincte récapitulant les grands événements de la vie d'É. Espérandieu eût été bienvenue.

Si la bibliographie est conséquente (près de 350 références), elle n'est pas exempte de quelques inexactitudes, sans grande conséquence toutefois<sup>20</sup>. Il aurait sans doute été utile de renvoyer également, dans le dossier d'archives, aux lettres d'É. Espérandieu envoyées à Frantz Cumont, conservées à l'académie belge de Rome et consultables en ligne<sup>21</sup>, *a fortiori* quand l'une d'elles décrit les bas-reliefs du temple d'Yzeures auxquels l'autrice fait référence (p. 189).

L'ouvrage, qui évoque assez peu la destinée contemporaine de l'œuvre d'É. Espérandieu (en particulier la collection du « Nouvel Espérandieu »), reste pour le moins discret sur l'avenir de ce fonds d'archives. Sera-t-il numérisé et rendu accessible en ligne, comme celui des préhistoriens en Midi-Pyrénées<sup>22</sup> ? La chose est à souhaiter<sup>23</sup>, *a fortiori* à présent que tout le travail d'inventaire et de transcription a été achevé : une fois encore, on ne peut qu'encourager le partage en libre accès, autant que faire se peut, des archives scientifiques du monde savant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, sans lesquelles on passe à côté de l'essentiel<sup>24</sup>. Une chose est sûre, les archives Espérandieu sont loin d'avoir livré tous leurs secrets : l'autrice attire l'attention sur l'importance à poursuivre l'étude des relations entre É. Espérandieu et les savants allemands (p. 278, n. 1) : c'est précisément dans cette perspective que s'inscrivent les travaux d'Alix Peyrard, qui mène sa thèse depuis 2020 sur « Les

14 Voir le dossier INA consacré à la question : <https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/glozel-l-affaire-dreyfus-de-l-archeologie> [consulté en décembre 2022]

15 « Il ne s'agit donc pas, dans ce travail, de ré-écrire la biographie d'Espérandieu » (p. 28).

16 Rien n'est dit de la période comprise entre 1919 et 1939 (p. 278, n. 2).

17 Lavagne 2003, *op. cit.*, p. XIII, citant l'inventaire dressé en 1937 par Henri Rolland pour la période 1883-1936.

18 Ce qui est d'autant plus surprenant que l'autrice souligne la rareté des nécrologies (p. 27).

19 VENDRYES J. 1941, « Émile Espérandieu », *Études celtiques* 4/1, 1941, p. 219-220, d'après la *Bibliographie de Émile Espérandieu* éditée à Nîmes en 1934.

20 Les productions d'un même auteur sont dans le désordre chronologique ; l'autrice, qui ne cite pas tous les articles qu'elle a consacrés à É. Espérandieu, n'a pas précisé la pagination de celui de 2019 (p. 331-345) ; elle a, de même, oublié les auteurs (Martial Monteil et Jacques Santrot) et la pagination (p. 9-32) de l'article signalé en bas de la page 316. On sera surpris, étant donné l'assez faible nombre d'articles consacrés à É. Espérandieu, de ne pas y trouver celui de Henri Lavagne de 2003 : LAVAGNE H. 2003, « Note sur Émile Espérandieu et son œuvre scientifique », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques. Antiquités nationales [A]. Afrique du Nord [B]* 30, 2003, p. 207-209.

21 Voir en particulier la lettre CP5499 du 8 novembre 1912, disponible en ligne sur [http://cumont.academibelgica.org/islandora/object/DOCUMENTI-GRAFICI%3A19798?solr\\_nav%5Bid%5D=7b9994e4b6a78db97454&solr\\_nav%5Bpage%5D=0&solr\\_nav%5Boffset%5D=0](http://cumont.academibelgica.org/islandora/object/DOCUMENTI-GRAFICI%3A19798?solr_nav%5Bid%5D=7b9994e4b6a78db97454&solr_nav%5Bpage%5D=0&solr_nav%5Boffset%5D=0) [consulté en décembre 2022].

22 <https://tolosana.univ-toulouse.fr/corpus/archives-prehistoriens> [consulté en décembre 2022].

23 Ce serait également logique, puisque la numérisation des plaques photographiques du *Recueil* conservées au palais du Roure est en cours (p. 195).

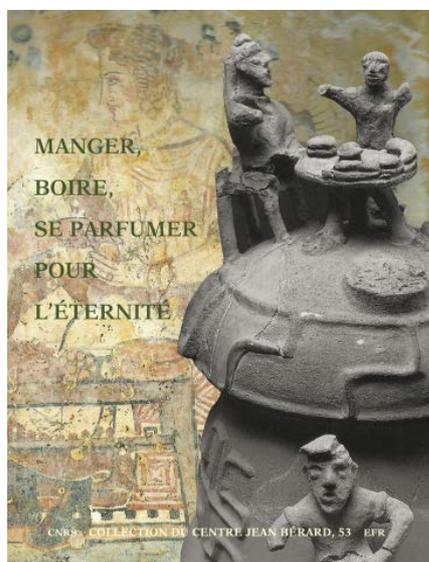
24 Voir les travaux du consortium MASA (Mémoire des archéologues et des sites archéologiques) labellisé en 2012 par la TGIR HumNum, qui a pour ambition de normaliser les données de l'archéologie à l'échelle nationale (<https://masa.hypotheses.org> [consulté en décembre 2022]).

Reinach et l'espace germanique : une approche transnationale de l'archéologie sous la III<sup>e</sup> République », et qui a consacré deux articles au rapport entre É. Espérandieu et les Reinach<sup>25</sup>.

La force de l'ouvrage réside ainsi, non tant dans un effort de biographie classique que dans la capacité à lire en filigrane, à travers la trajectoire finalement marginale d'un homme, tout le fonctionnement de l'archéologie française du tournant du XX<sup>e</sup> siècle : les réseaux savants, les problématiques d'édition des revues, les budgets des fouilles, les querelles scientifiques, l'évolution des méthodes de terrain. Compte tenu de la masse documentaire exploitée et du caractère inhérent à la lettre, nécessairement concise, souvent peu intelligible faute d'avoir la réponse ou le contexte, on peut assurément dire que l'auteur a relevé haut la main le défi de synthétiser avec cohérence un propos très hétéroclite.

**Martin Jaillet**

Doctorant en archéologie, EPHE-PSL, AOROC (UMR 8546)



**Dominique Frère, Barbara Del Mastro, Priscilla Munzi et Claude Pouzadoux (éd.), *Manger, boire, se parfumer pour l'éternité. Rituels alimentaires et odorants en Italie et en Gaule du IX<sup>e</sup> siècle avant au I<sup>er</sup> siècle après J.-C.*, Naples, Publications du Centre Jean Bérard, Collection du Centre Jean Bérard 53, 2021, 454 p., EAN (édition imprimée) : 978-2-38050-025-7, EAN électronique : 978-2-380500-32-5, DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pcbj.8020>**

Le volume *Manger, boire, se parfumer pour l'éternité. Rituels alimentaires et odorants en Italie et en Gaule du IX<sup>e</sup> siècle avant au I<sup>er</sup> siècle après J.-C.*<sup>26</sup> est le résultat de quatre années de recherche dans le cadre du programme MAGI (Manger, boire, offrir pour l'éternité en Gaule et Italie préromaines), financé par l'ANR. Alliant entre autres archéologues, archéobotanistes et chimistes, l'objectif de ces recherches était d'étudier les pratiques funéraires par le prisme des restes organiques. Cet ouvrage, publié en 2021 aux éditions du Centre Jean Bérard, regroupe une cinquantaine d'archéologues sous la direction de Dominique Frère (TEMOS [UMR 3016], Université

de Bretagne Sud, Lorient), Barbara Del Mastro (Università degli Studi della Campania « Luigi Vanvitelli »), Priscilla Munzi (Centre Jean Bérard [USR 3133], CNRS-EFR, Naples) et Claude Pouzadoux (Arscan [UMR 7041], Université Paris-Nanterre).

Dans une première partie, les auteurs abordent la question des rituels alimentaires par le biais de la diversité des produits biologiques. Plusieurs aspects sont abordés comme le banquet et la consommation d'aliments d'origine végétale et animale durant l'âge nuragique (M. Perra, « Il banchetto nuragico »), ou encore le rôle prépondérant des boissons fermentées en Gaule préromaine (F. Laubenheimer, « Hydromel, bière et vin dans la Gaule préromaine »). L'iconographie est également exploitée : les deux articles suivants s'intéressent à l'utilisation des aliments lors des funérailles et des visites aux défunts (L. Hugot, « Les représentations d'offrandes alimentaires en contexte funéraire en Étrurie »), ainsi qu'à la présence de reliefs et de statuettes figurants des offrandes alimentaires dans les nécropoles grecques et indigènes d'Italie du Sud (V. Meirano, « Offrandes alimentaires en Italie du Sud : le témoignage des terres cuites en milieu funéraire »). Suivent deux contributions sur les produits pharmaceutiques : la première porte sur une méthodologie d'étude des estampilles de contenants en céramiques sur le pourtour méditerranéen (L. Taborelli, « Διονύσιος e i suoi medicamenta: questioni di metodo »), la seconde sur la signification de la présence de vases contenant du henné et de la rue

25 PEYRARD A. 2022, « Salomon Reinach et Émile Espérandieu, deux amis à la Bibliothèque d'art et d'archéologie », *Bibliothèque d'art et d'archéologie Jacques Doucet*, en ligne : <https://baadoucet.hypotheses.org/3056> [consulté en décembre 2022] et PEYRARD A. 2022, « Deux figures de la Bibliothèque d'art et d'archéologie : Adolphe Reinach et Émile Espérandieu », *Bibliothèque d'art et d'archéologie Jacques Doucet*, en ligne : <https://baadoucet.hypotheses.org/2870> [consulté en décembre 2022].

26 En accès libre : <https://doi.org/10.4000/books.pcbj.8020>.

dans une tombe étrusque (D. Briquel et D. Frère, « À propos de deux vases inscrits du Louvre. À la recherche d'une pharmacopée étrusque »). La première partie se termine avec trois réflexions autour des produits laitiers et de la ruche : usages et symbolique du lait médicinal (L. Bodiou, D. Frère et S. Jaeggi-Richoz, « Archéologie du lait : le cas du lait médicinal »), vases à miel réutilisés comme urnes cinéraires (V. Jolivet, « Du miel aux cendres. Pour une archéologie du miel étrusque ») et interprétation de résultats palynologiques et questionnement sur l'archéologie de la ruche (D. Frère et R. Corbineau « Archéologie des produits de la ruche : le cas des contenants archéologiques »).

La deuxième partie de l'ouvrage se concentre sur les analyses chimiques de contenants découverts en contexte archéologique. Elle se divise en quatre sous-parties, et est précédée par un point méthodologique (E. Dodinet et N. Garnier, « Les analyses organiques en contexte funéraire archéologique. Clés d'interprétation croisées de la chimie et de l'ethno-archéobotanique »). Cinq articles portent sur l'Italie : analyse de céramiques et mise en évidence du rôle du vin dans les rituels funéraires de certaines tombes de la nécropole de *Cumes* durant l'âge du Fer (B. Del Mastro, P. Munzi, J.-P. Brun, H. Duday et N. Garnier, « Vino per gli Opikoi: l'esempio delle tombe preelleniche di Cuma »), présentation des résultats et interprétations de l'étude d'une tombe de guerrier dans la région des Pouilles, avec mise en évidence de la consommation de vin blanc et rouge (I.M. Muntoni et N. Garnier, « Dauniens et Samnites. La tombe du guerrier de Chiancone (Pietramontecorvino, Foggia) entre habitat et espaces funéraires »), étude des nécropoles de *Caudium* et *Saticula*, avec une discussion des résultats d'analyse des restes organiques (L. Tomay, E. Dodinet et N. Garnier « Rituel funéraire et offrandes alimentaires à Cadium et Saticula »), présentation des analyses réalisées sur les offrandes alimentaires de la nécropole de Capoue (F. Sirano et R. Sirleto, « Osservazioni sulle offerte alimentari nelle necropoli di Capua tra IV e III secolo a.C. ») et présentation des résultats d'analyses de vases à onguent de la nécropole de *Cumes* avec une mise en perspective des interprétations avec les sources littéraires et des parallèles archéologiques (G. Brkojewitsch, N. Garnier et H. Duday « Munera ou *profusiones* : le cas des vases à onguent de la nécropole tardo-républicaine de Cumes »). La Sardaigne n'est pas en reste avec la présentation de l'étude de cas d'un contexte non funéraire sur le site de *Pani Loriga* (M. Botto, D. Frère, N. Garnier et E. Madrigali, « Riti alimentari nella Sardegna punica: il caso di Pani Loriga ») et l'étude des puits du site de *Sa Osa* dans lesquels ont été retrouvés beaucoup de restes organiques (A. Usai et N. Garnier, « L'insediamento nuragico di Sa Osa (Cabras – OR). Nuovi dati su materiali organici e analisi chimiche »). Les auteurs reviennent ensuite sur le continent, plus précisément en Italie centrale, pour nous présenter l'étude et l'analyse des contenants en céramique et en verre issus de la nécropole de Cerveteri, afin de comprendre l'utilisation des matériaux organiques dans les rites funéraires ainsi que la fonction des différentes catégories de contenants (A. Coen, R. Cosentino, F. Gilotta, M. Micozzi, D. Frère et N. Garnier, « Le offerte di Cerveteri dal VII secolo a.C. all'età romana »). Suit une étude de cas d'amphores étrusques découvertes dans une des nécropoles de Rome (L. Ambrosini, « Le anforette etrusche di età tardo-arcaica della necropoli esquilina (Roma): analisi del contenuto »). Cette deuxième partie de l'ouvrage se termine par trois présentations de sites français avec, en premier lieu, des réflexions sur les pratiques funéraires dans le Languedoc entre le VII<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à partir d'analyses chimiques des résidus, ainsi qu'une discussion autour du rôle de ces produits dans les pratiques funéraires (V. Bel, N. Garnier, S. Barberan, N. Chardenon, V. Forest, C. Jung, F. Mazière, A. Ratsimba et P. Séjalon, « Réflexions interdisciplinaires autour des pratiques funéraires gauloises en Languedoc (VII<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> s. av. J.-C.) : l'apport de la chimie organique »). L'article suivant présente les résultats des analyses du chaudron découvert dans la tombe de Lavau, qui contenait sans doute un vin miellé (B. Dubuis, D. Frère, N. Garnier, D. Josset et É. Millet, « Le dépôt funéraire de Lavau (Aube, France) : une nouvelle évocation du banquet chez les élites celtiques du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère »). Enfin, la dernière contribution détaille l'analyse des céramiques placées dans la tombe de Warcq au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (M. Saurel, G. Fronteau, N. Garnier, B. Roseau, P. Verdin, G. Auxiette et F. Toulemonde, « Du contenu et de l'apparence : l'analyse des céramiques de la tombe à char de Warcq "Le Sauce" dans les Ardennes (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) »).

Les nombreux auteurs du volume nous proposent donc un bilan sur ce que sont les produits biologiques et leur importance pour notre connaissance des sociétés antiques, rappelant les multiples rôles joués par ces produits dans les pratiques funéraires, culturelles et économiques. Du fait de leur nature périssable, ces matériaux « porteurs d'une forte identité symbolique et parfois sacrée » (introduction) ne nous parviennent que de manière partielle. Le développement de la sensibilité des archéologues à ces questions, couplé à l'amélioration des techniques d'analyse, nous permet aujourd'hui de mieux appréhender la complexité des rites funéraires en ce qui les concerne. Le potentiel scientifique des ORA (*Organic Residue Analyses*) en archéologie funéraire est important, puisque ce sont ces contextes qui préservent généralement le mieux les matières organiques, ce qui explique la multiplication des analyses biochimiques depuis les années 1990 dans ce domaine. Toutefois, comme le soulignent plusieurs fois les chercheurs dans leurs contributions, nombre d'obstacles s'opposent à l'exploitation de ces analyses : leur coût élevé, le calendrier très resserré de l'archéologie préventive et la

difficulté d'interprétation des résultats constituent autant de contraintes à l'intégration des études biochimiques aux études funéraires.

Ce sont notamment ces problématiques qui ont mené le groupe de recherche MAGI à se constituer, afin de les intégrer à l'étude des pratiques funéraires celtiques, italiennes, étrusques et phénico-puniques en Gaule et Italie préromaines. Son objectif est de travailler sur les identités funéraires et les transferts interculturels à travers l'étude des matériaux organiques issus de contextes funéraires, afin de « combler les vides des sources écrites » (introduction), en croisant celles-ci avec les sources iconographiques, archéologiques et, originalité du programme, biochimiques.

Pour mener à bien ses travaux, l'équipe du programme MAGI a ainsi multiplié les analyses de contenants pour obtenir le plus d'informations possible sur leurs contenus. Pour illustrer leur démarche, B. Dubuis, D. Frère, N. Garnier, D. Josset et É. Millet donnent l'exemple de l'analyse de céramiques de la Heuneburg dans l'article concernant le dépôt funéraire de Lavau, qui a permis de mettre en évidence la concomitance de l'évolution des pratiques funéraires des élites et du développement des contacts avec le monde méditerranéen à partir de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ou encore, l'exemple du chaudron de Hochdorf, contenant grec rempli d'hydromel et non de vin d'importation. Malgré ces deux exemples très parlants, les auteurs attirent l'attention des lecteurs sur la « dangerosité » de généraliser ces observations à partir de quelques analyses : la mise en regard de ces résultats et des sources historiques, archéologiques et archéo-environnementales est une étape importante du programme, afin de prendre en compte les interprétations et limites de ces méthodes. C'est là tout l'intérêt de ce groupe de recherche et du volume collectif auquel il a travaillé : croiser les données issues de différentes sources et méthodes d'analyses afin de proposer une synthèse précise. Cette démarche pluridisciplinaire permet aux archéologues de prendre du recul sur leurs données empiriques, et d'intégrer dans leurs hypothèses de travail tout un pan invisible de la réalité historique. Ce travail est par ailleurs valorisé, rendu accessible et fonctionnel grâce à sa disponibilité en accès ouvert, sa riche iconographie et la mise à disposition de nombreuses données brutes.

**Alyssa Turgis**

Doctorante, Université Lumière Lyon 2, ArAr (UMR 5138)

---